

Gérard Streiff

LA GUERRE DES PETITS SOLDATS



jeunesse

Flammarion

Extrait de la publication

Gérard Streiff

LA GUERRE DES PETITS SOLDATS

Gustave n'a que treize ans le 1^{er} août 1914, lorsqu'éclate le conflit qui deviendra bientôt la première guerre mondiale. Dès le lendemain, son père est réquisitionné. Gustave voudrait tant le rejoindre sur le front ! Alors, pour participer aux combats à sa façon, il passe en revue ses camarades, comme de véritables petits soldats. Gustave prend ce jeu si au sérieux qu'il décide un jour de vraiment partir se battre !

« Gustave avait entendu le tocsin qui sonnait dans les villages voisins, comme un écho. Pas de doute, le pays entier carillonnait.

— La guerre ! avait alors déclaré le maître, d'une voix blanche et solennelle que personne ne lui connaissait. »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

LA GUERRE DES PETITS SOLDATS

© 2003, Castor Poche Flammarion
© Flammarion pour la présente édition, 2011
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-0280-8

GÉRARD STREIFF

LA GUERRE DES PETITS SOLDATS

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

LA REVUE

— **G**aaaaarde à vous !
 Les bottines claquèrent ; les enfants bombèrent le torse, redressèrent le menton. La rangée se figea. Elle était formée d'une douzaine d'écoliers, de toutes tailles. Certains avaient bien trois bonnes têtes de plus que leurs voisins. Cela faisait un peu désordre. Ces enfants pouvaient avoir entre huit et quatorze ans. Gustave, leur chef, se dit qu'il aurait dû ordonner les gamins selon leur grandeur ; il le ferait la prochaine fois, promis juré.

— Présenteeeeeeeeez armes !

Le mouvement était parfaitement synchronisé. Le bras droit le long du corps, le gauche replié sur la poitrine, chacun tenait un bâton. Au bout de la file, un petit bonhomme, dit la Puce, tendait un drapeau tricolore. Pour se hausser au niveau de ses voisins, il s'était dressé sur la pointe des pieds.

Gustave, une chemise claire rentrée dans un pantalon de toile, coiffé d'un drôle de képi, passa son armée en revue. Les bras ballants, un peu gauche, il remonta lentement le long de ses petits « poilus¹ ». Ils portaient des blouses grises et des casquettes plates ; leurs jambes étaient nues, et les brodequins à moitié délacés. Un petit vent frais balayait la place du village de Saint-Agnan, mais ces soldats en herbe demeuraient immobiles. Au passage, le chef fit les gros yeux au porteur du drapeau qui grimaçait, comme tirillé par une envie de fou rire ; le gosse se raidit aussitôt.

Satisfait de la revue, Gustave lança, martial :

— Reposeeeeeez armes !

Les bâtons glissèrent sur le sol.

— Repos !

La troupe se détendit. Certains poussèrent un gros soupir, comme si l'effort avait été considérable. Un peu en retrait, des adultes s'étaient arrêtés et regardaient la scène, en spectateurs habitués. Ils semblaient prendre au sérieux le jeu des enfants et se gardaient bien de faire le moindre commentaire. Loin dans le ciel, un couple de corneilles criardes se chamaillait.

— Rommmmmpez les rangs !

1. Surnom donné aux soldats français de la Première Guerre mondiale.

Les enfants s'égaillèrent aussitôt. Leur rire s'évanouit le long des ruelles.

Sa troupe dispersée, Gustave Chatain resta seul. Il n'avait que treize ans, mais cet échalas, les cheveux roux, les yeux noirs, les mains immenses, était déjà taillé comme un adulte. On le surnommait la Perche, ou parfois, plus rarement, l'Allumette à cause de sa silhouette filiforme et de sa chevelure rouge. D'emblée, ses copains l'avaient pris pour chef. Pour sa stature ? Sa façon de parler, un peu traînante ? Son humour, car le gaillard riait de tout et de tous ? Ou parce que son père était une personnalité du village ?

Il faut dire aussi que la Perche était toujours disponible pour s'amuser ; à la récréation, il était imbattable pour imaginer des activités. À présent, c'était la guerre qui l'inspirait : il ne manquait pas d'idées pour occuper ses combattants ; il aimait préparer des guets-apens, donner des ordres, diriger les opérations.

Pour l'Allumette, jouer était une chose grave. Ses camarades le pensaient aussi. Il fallait être un adulte pour ne pas comprendre cela. Le jeu demandait de l'attention, de la concentration, du temps, et comportait parfois des risques. Or le rouquin excellait et savait inspirer confiance à ses amis. Ils étaient toujours prêts à le suivre dans n'importe quelle aventure.

Ainsi, chaque soir, après l'école, il avait imposé le rituel de la revue. Qu'il vente ou qu'il pleuve, toute la classe devait être à son poste pour l'inspection. Gare à ceux qui oubliaient ce rendez-vous ! Il pouvait être sévère avec les absents ; il les mettait même à l'amende.

— Jouer, c'est sérieux ! répétait-il volontiers.

LA FORGE

Gustave passa par la forge, déserte depuis que son père était parti à la guerre. Maréchal-ferrant de métier, M. Chatain était un homme au physique impressionnant. Grand, massif, une chevelure rousse lui couvrait le chef comme un casque. Il affichait en toutes circonstances une bonhomie souriante que rien ne semblait affecter.

Il portait toute l'année un costume de toile bleu de chauffe et était constamment accompagné de Pirate, un vieux bâtard borgne : l'animal avait pris une escarville dans l'œil gauche, à jamais perdu.

Dans le pays, on appelait volontiers le forgeron le Maréchal ou encore le Viking. Il posait les fers aux chevaux, faisait de menus travaux de serrurerie ; sans être vétérinaire, il donnait aussi des conseils quand une bête était malade.

L'Allumette ne pouvait plus traverser ce lieu sans ressentir un pincement au cœur. Dans cette pièce

étroite, basse de plafond, il traînait entre les outils à l'abandon. L'endroit était devenu froid, sombre, silencieux ; seul Pirate errait encore par là comme une âme en peine.

Pourtant Gustave n'avait guère de mal à se remémorer l'atelier avant et l'agitation qui y régnait le plus souvent. La lueur du foyer, au centre, était entretenue par un gigantesque soufflet ; elle jetait le reste de la salle dans les ténèbres. À longueur de journée, le père restait penché sur l'enclume et travaillait des pièces de fer. La chaleur étouffante, l'étincellement du feu, l'odeur de la corne brûlée, tout cela créait une ambiance particulière.

Devant l'établissement se trouvait une étrange sculpture : quatre piliers de grès formant les coins d'un carré, reliés par des courroies de cuir. Les villageois appelaient cet ensemble le pilori car on aurait dit une machine à torturer ; en fait, c'est là que les chevaux se trouvaient immobilisés pour la pose des fers.

Gustave aimait ce lieu où son père s'affairait. Le Maréchal était rarement seul : il avait toujours un ou deux visiteurs. Il pouvait s'agir d'amis, de clients ou tout simplement de voisins. Ces hommes restaient là, muets, dans l'ombre, pendant des heures, à regarder travailler le forgeron ; de temps à autre, ils échangeaient avec lui de rares paroles, d'une

voix tonitruante. Des informations sur tout ou rien, sur le village, les gens, le temps :

— Tu sais que le fils Quentin s'est installé en ville ?

— Le dernier ?

— Oui.

Après ce bref échange tous se taisaient à nouveau, mais il est vrai que le martèlement répété des coups les rendait à moitié sourds.

Gustave était l'exacte réplique de son père, en plus petit. Entre eux il y avait une affection sans nuage. L'enfant adorait la force tranquille, la constance, les rêveries aussi de son géniteur. M. Chatain en effet était un voyageur contrarié. Il aurait aimé bourlinguer à travers le monde. Mais en dehors de l'armée, il avait rarement eu l'occasion de quitter son village. Alors il rêvait qu'il voyageait, en particulier sur les grands fleuves. Il pouvait parler pendant des heures de ceux d'Asie, d'Amérique, d'Afrique. Il en parlait si bien, si passionnément, si précisément... À croire qu'il avait remonté tous ces cours d'eau, lui qui n'avait jamais dépassé la Seine ! Il avait épinglé aux murs de la salle à manger une carte du Nil qu'il pouvait contempler – et commenter – pendant des heures.

La mère, petite et discrète, représentait l'exact opposé de son imposant époux : drôle de couple, songeait parfois Gustave. L'homme était toujours

très attentionné envers sa compagne, ne l'appelant que par l'expression insolite « mon cadeau » : « Que veux-tu, mon cadeau ? », « Que dit mon cadeau ? » La formule déroutait toujours un peu les nouveaux venus.

Quand la guerre avait été déclarée, il y a huit mois de cela, M. Chatain avait été appelé à l'armée. Il avait plus de trente ans mais son savoir-faire en matière de chevaux avait été jugé bien suffisant pour qu'on fasse tout de suite appel à lui.

Depuis son départ, l'ambiance à la maison avait bien changé.

C'EST LA GUERRE !

Gustave se rappelait parfaitement le jour où le village avait appris cette incroyable nouvelle : la guerre venait d'être déclarée ! C'était un samedi d'été. Le 1^{er} août 1914 exactement. L'après-midi était avancé mais il faisait encore très chaud. Assommé par la canicule, le pays semblait vivre au ralenti. Il y avait dans l'air des odeurs fortes de fleurs et d'herbes coupées. Gustave était amorphe. Il était pourtant occupé, avec son instituteur et quelques camarades de classe, à la préparation d'une fête, prévue pour le lendemain.

Ils avaient sorti des tables et des bancs dans la cour de l'école pour les festivités et s'apprêtaient à répéter des extraits de *Cyrano de Bergerac* de Rostand, la pièce fétiche de leur maître. La Perche aimait ce texte ; pourtant il avait eu un peu de mal à retenir sa partie. Soudain les cloches s'étaient mises à sonner. Les enfants se regardèrent. Puis, sans se

concerter, ils se mirent à crier en chœur : « Un incendie ! ». Ils se précipitèrent alors dans la rue. Des gens surgissaient d'un peu partout : aux portes des maisons, des boutiques, de la forge également. Il n'y avait pas si longtemps, le feu avait complètement ravagé une ferme des environs ; heureusement, il n'y avait pas eu de victime.

— Écoutez ! avait ordonné sur le pas de la porte l'instituteur, l'air inquiet ; il avait l'index dressé vers la rangée de marronniers qui bordait le village et, au-delà, vers le bois tout proche.

— Taisez-vous donc et écoutez !

Que voulait-il dire ? Le son du clocher était pourtant suffisamment net. Devant la mine étonnée des écoliers, le maître avait répété :

— Cela vient de là-bas aussi !

De fait, Gustave avait entendu alors, plus faiblement mais distinctement, le tocsin qui sonnait dans les villages voisins de Crèvecœur, de Néricourt, d'Affreville... Comme un écho. Pas de doute : le pays entier carillonnait. En plein après-midi. D'instinct, le garçon s'était figé.

— La guerre ! avait alors déclaré le maître, d'une voix blanche et solennelle que personne ne lui connaissait.

— C'est la guerre, mes petits ! avait-il répété et il s'était dirigé, à grandes enjambées, vers la mairie toute proche.

Gustave et ses amis l'avaient suivi. La place du village, jusque-là déserte, se retrouva soudain noire de monde. Étrangement, personne ne parlait. Les villageois s'étaient regroupés en silence. Comme habités par un terrible pressentiment. On avait entouré le garde champêtre qui placardait une affiche sur un panneau. Surmontée de deux drapeaux croisés, on y lisait « Ordre de mobilisation générale ».

Sans qu'on le lui demande, l'instituteur avait lu le texte à haute voix.

« Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la vigueur des lois, obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation ».

La phrase sonnait comme une menace. Il était encore question des « armées de terre et de mer », du rendez-vous fixé à « tous les hommes » au « dimanche deux août », de « troupes coloniales », de « décret », d'« exécution ».

L'ordre était sans appel, bref. Il ne donnait pourtant aucune explication. Pourquoi la guerre ? Où se passait-elle ? Avec qui ? Contre qui ?

Sur le coup, les gens avaient semblé abattus. Le vieux Clément, un bûcheron surnommé pourtant « le taiseux », avait crié : « Mort aux Boches ! ». Mais personne ne reprit son cri et le bonhomme se tut.

On savait bien sûr qu'un jour ou l'autre la guerre pouvait reprendre avec les Allemands. La dernière fois que les Français s'étaient battus contre eux, cela remontait à 1870, le pays avait été envahi, humilié et il avait dû céder l'Alsace et un bout de la Lorraine au puissant voisin. Personne ne s'était résigné à la perte de Strasbourg, de Mulhouse, de Metz. Depuis près de cinquante ans maintenant, on pleurait sur « la ligne bleue des Vosges », derrière laquelle des Français étaient l'otage du *Kaiser*¹, l'empereur honni. On écrivait dans les gazettes, on répétait dans les banquets, on se disait dans toutes les familles qu'il faudrait bien un jour ou l'autre en découdre avec l'ennemi, le « Prussien », l'« Alboche », l'« Allemoche », le « casque à pointe ». Les dénominations ne manquaient pas. Mais on se disait tout cela depuis si longtemps maintenant... un peu comme une habitude. On parlait beaucoup de la guerre mais on n'y croyait plus vraiment. À force de crier au loup...

« C'est la guerre ! » se répétaient les enfants entre eux comme s'il s'agissait d'un gros mot, ou comme pour se faire peur.

Bien sûr, ces derniers mois, tout le monde constatait que le voisin allemand était devenu de plus en plus menaçant. Pourtant, peu de villageois avaient suivi de

1. Mot allemand signifiant « empereur ».

près l'actualité. Pour une raison simple : on était au cœur de l'été, les gens étaient accaparés par les travaux des champs. Hormis l'instituteur, grand lecteur de journaux, beaucoup ignoraient à peu près tout des derniers événements survenus dans le monde et qui avaient précipité le conflit : l'assassinat à Sarajevo de l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand ; l'entrée en guerre de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie. Tout cela s'était passé si vite. Bref, l'annonce de la guerre prenait les habitants au dépourvu.

La guerre se montra tout de suite vorace : dans chaque famille, ou presque, un homme, un père, un frère, était mobilisé. Ce fut le cas du Maréchal.

*

Sur la place du village, l'émotion était vive. Des mères pleuraient. Les hommes semblaient abasourdis. À l'écart, Gustave et ses amis avaient un peu la tête ailleurs. Ils venaient de relire la circulaire et une expression les avait surpris ; le texte mentionnait « la réquisition des animaux ».

— Les animaux vont faire la guerre ?

— ... ?

— Les chiens ?

— Les chats ?

Oubliant la gravité du moment, ils s'étaient mis à fantasmer. Ils imaginaient déjà les poules, les

vaches, les moutons, tous les animaux de la Création, avancer en rangs serrés, non point pour monter sur l'arche de Noé, mais pour se rendre au combat ! Ils voyaient se rassembler des bataillons de mammifères, des escadrilles de volatiles. Devaient-ils porter un uniforme ? Ou un signe guerrier quelconque ?

— Et les Boches, vous croyez qu'il réquisitionnent aussi leurs animaux ? s'inquiéta la Perche.

— Et pourquoi ils se gêneraient ?

Un garçon prétendit que les Allemands possédaient surtout des serpents ; un autre insinua qu'ils avaient des aigles ; il aurait même entendu qu'ils avaient des aigles à deux têtes. Mais le reste du groupe refusa de le croire ; utiliser des bêtes, passe encore, mais mobiliser des animaux fantastiques, cela devenait ridicule. Et déloyal.

— Et puis nous, on a les bêtes d'Afrique !

— Les fauves ?

Leur maître les entendit divaguer ; il les rappela à l'ordre :

— Les animaux en question, ce sont les chevaux ; on en a besoin pour la cavalerie ; on va les harnacher pour tirer des chariots ou des canons.

Le diable dans l'île

Christian de Montella



1604. Un navire espagnol accoste une île des Terres australes. Fils du commandant, Diego refuse la barbarie de cette conquête : il combat... mais du côté des indigènes. Avec eux, il découvre une nouvelle vie, heureuse. Jusqu'au jour où des incidents sèment la panique : un esprit diabolique rôde dans l'île ! Les habitants soupçonnent Diego...

« J'étais dans une colère qui valait bien celle de leur yarimu, de leur diable. Autour de moi, alors que l'incendie rougeoyait, s'asphyxiait, faute de combustible, on chuchotait. On chuchotait que, de mémoire d'homme, aucune habitation n'avait jamais pris feu de la sorte. »

Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

Dépôt légal : juillet 2011
N° d'édition : L.01EJEN000664.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication